

L'encre rouge de la ville blanche.

Par le professeur Albert Bensoussan

Jean-Louis Yaïch

Alger sans moi

éditions Maurice Nadeau, 2016, 184p., 19€

Dédicace de Jean-Louis Yaïch

Librairie Le Failler, 8 rue Saint Georges, 35000 rennes

Le 21 janvier 2017 - 15h30

« Sur terre nous ne sommes que des invités », aime à dire le protagoniste du dernier roman de Jean-Louis Yaïch (qui est né à Alger onze ans avant l'Indépendance), sauf qu'on l'a invité à quitter la table. Et le festin glorieux de la ville blanche où, disait Camus, « les dieux parlent dans le soleil », s'est fait sans lui. Il doit partir, « la valise ou le cercueil », disait-on, « une main devant, une main derrière » disait-on, et ce fut *La grande fugue* dont parla Anne Loesch. « Adieu, pays maudit de mes ancêtres », s'écrie le narrateur. Il s'agirait donc d'un chant funèbre, mais qui n'a rien à voir avec le thrène homérique, car l'auteur, dont le lyrisme échevelé n'est pas sans évoquer Max Guedj, grande voix de l'écriture juive d'Algérie¹, choisit la bouffonnerie et la dérision, deux armes efficaces pour conjurer le chagrin et le deuil. Car voilà que ce médecin, dont le cabinet est rue Charras, à deux pas des *Vraies richesses* – la

librairie de Charlot, haut-lieu de notre culture algéroise, en contrebas de l'université –, vient d'avaler une mouche. Le chitane est en lui et plus rien ne sera comme avant. Il sera ballotté dans la tourmente, mêlé à une chasse à l'homme dont il s'imputera la tragique issue, pour finir, à son tour, en plein vertige, par être troué au cœur. Entre-temps, il aura vu la ville blanche se noyer dans son encre rouge, avec pour seul réconfort la méditation des lettres hébraïques conçue par Abraham Aboulafia, le kabbaliste qui, au XIII^e siècle prédit le retour des tribus juives sur leur terre ancestrale et l'avènement du Messie réunissant les trois rameaux abrahamiques (en suspens encore). Yaïch connaît bien tout cela, et surtout la contemplation des Sephirot, lui qui, psychothérapeute de profession (puis libraire), a le goût du Livre et s'emploie, par la pensée, à épeler les lettres sacrées composant le tétragramme.

¹ Cf. *Mort de Cohen d'Alger*.

Ce roman est un vrai fourre-tout de la mémoire, toute une vie défile, toute une ville, dans un parfait et plaisant désordre – y compris le désordre amoureux (« un érotisme fait main »). Le maléfice sera conjuré par les fumées du *b'robr*, ces pierres d'encens que les mères juives promenaient dans les chambres pour en chasser le mauvais œil. Alors oui, Drumont et Max Régis², les ligues antijuives, l'affreux antisémitisme d'Alger la coloniale, sont ici convoqués, et les belles poseuses de bombe algériennes ; mais en regard nous avons la Kahina, reine berbère et juive, et puis les kabbalistes, l'*En Sof* et tous ces mots rassurants : la ménorah, le « Schéma Israël » et les trois niveaux de l'âme : « Nephesh Rouach et Neshamah », dont Yaïch est fin connaisseur. Et fin gourmet aussi de l'inoubliable cuisine de ce rivage qu'il énonce comme un bonbon fond dans la bouche : « osbana, chkemba et chtetra », sans lesquels il n'y aurait pas de « barbouch », ce couscous typiquement algérois. Nostalgie choyée, berceuse de l'âme juive.

Le mot de la fin : « Nous devons partir et pour toujours. Abandonner nos maisons vides au peuple grouillant des villes, nos frères pourtant, pétris d'espoir et de haine ». Comment ne pas entendre là Meursault et les derniers mots, de *L'Étranger*, le jour de son exécution, accueilli « avec des cris de haine » ? À la « tendre indifférence du monde », dont parlait Camus, a succédé ce carcan de haine

² Lui qui déclara : « On arrosera de sang juif l'arbre de la liberté » !

qui ferait désormais du Juif un « encerclé vif ». À quoi ce petit roman abracadabrantésque (pour reprendre l'adjectif inventé par Rimbaud) opposera, *in fine*, la formule de conjuration kabbalistique : *Abacadabra* dont le scrupuleux Jean-Louis Yaïch nous livre l'exacte étymologie : « de l'hébreu *ha brakha dabra* (la bénédiction a parlé) ». Bénédiction sur ce livre de mémoire déchaînée, d'heureuse piété et d'incomparable fantaisie.

Albert Bensoussan



